

La vengeance de Brunhild-Brunehaut, Temps épique et temps historique

POR
MICHEL ROUCHE

L'interaction entre le temps, l'espace et les pouvoirs peut être étudiée en histoire de manière comparative en utilisant deux modes de perception du temps, celui de l'épopée et celui des documents contemporains des faits. Transformés par l'Aède ou le poète populaire, ces derniers donnent une tradition épique foisonnante d'où jaillit parfois une figure emblématique, quasiment éternelle et typologique. C'est le cas en particulier de la célèbre Brynhild, en histoire appelée Brunehaut. La célèbre reine, d'origine wisigothique et tolédane, est en effet la seule femme qui ait régné dans ce qui fut plus tard la France, plus de quarante sept ans. Étroitement mêlée à la guerre civile dont elle finit par être victime, elle a donné naissance, par ces deux faits déjà peu ordinaires à la célèbre légende épique des Nibelungen. Il est intéressant d'examiner comment cette dernière nous la présente quasiment *sub specie aeternitatis*, obsédée par sa vengeance intemporelle et si cela correspond ou non au temps instantané, celui dans lequel s'inscrit l'histoire.

Les faits poétiques sont bien connus, d'autant plus que les dernières recherches qui ont porté sur les épopées islandaises, groenlandaises, norroises et germaniques, ont fini par aboutir à la conviction que pour les sept groupes de textes expliqués, tardivement mis par écrit, il existe probablement une épopée commune orale, qui les a inspirés. On l'intitule *Brunhildenlied*.¹ Ce chant de Brunehaut reposerait sur le schéma suivant: ce qui suit évidemment n'est qu'un résumé grossier mais il va nous permettre de savoir quel est le rapport des deux Brunehaut, celle de l'épopée et celle de l'histoire, avec le temps.

Sigurd (ou Siegfried comme on voudra) n'est que le faire-valoir d'une femme guerrière, Brunhild. Celle-ci, pour avoir tué un protégé du Dieu de la guerre, Odin, est condamnée au mariage. Par défi, elle jure qu'elle n'acceptera de se marier qu'avec l'homme qui ne connaît pas la peur. Elle rencontre Sigurd, auquel elle promet de se fiancer lorsqu'il part. Plus tard, celui-ci se livre à de grands exploits, tue le dragon et s'empare du trésor et par hasard, rencontre de nouveau Brunhild. Il tombe amoureux d'elle. Ils échangent leur promesse une seconde fois. Mais à la cour du

roi Gjuki, Sigurd est victime de la reine Grimhild. Elle lui fait boire une boisson qui lui fait oublier Brunhild. Puis elle se débrouille pour qu'il tombe amoureux de sa fille Gudrun, tandis qu'elle suggère à son fils Gunnar d'aller combattre Brunhild avec l'aide de Sigurd. Or la maison de Brunhild est une tour entourée de flammes. Seul, celui qui les traversera aura sa main. Gunnar échoue. Sigurd prend alors l'aspect extérieur de Gunnar et traverse les flammes. Prisonnière de sa promesse, Brunhild épouse Gunnar qu'elle croit être le vainqueur, tandis que Sigurd se marie avec Gudrun.

Ce double mariage accompli, les deux reines se querellent un jour au bain. Brunhild apprend la supercherie. Furieuse d'avoir été trompée, elle réclame vengeance. Elle menace d'abandonner son époux Gunnar, si celui-ci ne tue pas Sigurd. Gunnar et son frère finissent par accéder à sa demande et à l'aide d'un autre frère, qui n'est pas lié par un serment, Guthorm, Sigurd finit par être tué au lit, dans les bras de son épouse: «En entendant ses sanglots, Brunhild se mit à rire». Alors Gunnar dit: «Si tu ris, ce n'est pas que tu te réjouisses au fond du coeur, car pourquoi deviens-tu si pâle? Tu es un monstre de femme».² La vengeance est donc accomplie pour le malheur de tout le monde, puisque tous les héros de cette épopée finissent dans les meurtres prédits par les rêves prémonitoires des héroïnes féminines.

On aura remarqué au passage quelques catégories élémentaires du temps épique: la boisson, qui fait perdre le sens du temps et des réalités, le destin, qui condamne héros et héroïnes à accomplir tôt ou tard ce qui a été prédit et tout particulièrement pour Brynhild, le serment plus fort et plus puissant que ceux des fiançailles et du mariage, de ne jamais épouser d'autre homme que le plus courageux. «Je serais heureuse, dit-elle à Gudrun, si vous n'aviez pas le mari le plus distingué».³ Ou encore: «J'ai fait un vœu chez moi, dans la maison de mon père, que j'aimerais seulement l'homme né pour être le plus distingué et cet homme est Sigurd. Maintenant, je suis parjure depuis que je ne l'ai pas et, pour cette raison, je vous apporterai la mort».⁴ Brunhild refuse la réalité historique traumatisante, maintient sa décision et précipite hors du temps ceux qui l'ont empêchée d'y être. Ici s'exprime une vengeance qui nie l'échec, tel qu'il est arrivé. La vengeance est le seul moyen de dominer le malheur du temps. Elle est un acte annulant ce qui s'est passé. D'ailleurs, un peu plus loin, Brunhild déclare qu'elle était «dégoutée et du pays et du pouvoir, si elle ne possédait pas Sigurd».⁵ Au fond, rien n'existe autour d'elle, ni espace ni temps. Seul compte son pouvoir d'assouvir son ambition devenue une vengeance.

En effet, dans le *Nibelungenlied*, version germanique plus récente que la version islandaise de la *Saga des Volsungar*, Brunhild n'a pas de famille. Elle est seule, sans lien avec autrui. Ce fait est unique dans l'épopée où les liens consanguins, les serments de vassalité, les attaches parentales ou conjugales, jouent un rôle fondamental. Les deux promesses de fiançailles à Sigurd ne tiennent pas, non plus que le lien conjugal avec Gunnar, face au désir de posséder Sigurd. Brunhild est donc une femme hors de l'espace, pour qui compte seule la promesse, le serment qu'elle s'est

fait à elle-même: posséder l'homme le plus brave. Qui dit lien dit deux personnes. Brunhild n'est liée qu'à elle-même. Elle refuse totalement l'espace et c'est pourquoi Sigurd a beau avoir vaincu le dragon, symbole ambigu d'un avenir heureux mais menaçant, il n'est finalement qu'un faire-valoir de Brunhild, la guerrière vaincue dans l'ambiguïté et violée dans le doute et l'obscurité. Celle-ci, du coup, ne peut que dévorer Sigurd comme une mante religieuse en le faisant tuer dans cet espace clos du lit nuptial qui aurait dû être le sien.

À ce refus de l'espace, s'ajoute un refus du temps. Enfermée dans sa tour circulaire, symbole de virginité, Brunhild est hors du temps. Le double mariage, qui aurait dû marquer une inscription dans le temps est réduit à néant par Brunhild qui, en faisant tuer Sigurd, précipite tout le monde dans la mort, annulant ainsi toute création dans le temps. «Personne, dit Sigurd en mourant, ne saurait lutter contre le destin. Or ceci est l'oeuvre de Brunhild, qui m'aimait plus que n'importe qui».⁶ Le destin, qu'il soit Moira grecque ou fatum romain, est lui aussi une négation du temps. Quels que soient les événements, la prédiction se réalise. Et c'est Brunhild qui fait advenir le destin. Elle est de l'ordre de l'avènement et non point de celui de l'évènement.

Enfin, comme on aura remarqué que la vierge guerrière se dit «dégoûtée du pays et du pouvoir», il est évident que même l'exercice du pouvoir ne la satisfait point. Elle nie le pouvoir. Elle préfère se satisfaire elle-même, en exerçant le pouvoir sur elle-même, celui de réaliser la promesse qu'elle s'est faite: l'homme le plus brave ou sa mort. «Sigurd a tué Fafnir et cela vaut mieux que toute la souveraineté du roi Gunnar» dit-elle.⁷ Et elle ajoute un peu plus loin: «Ce sera la mort de Sigurd ou la tienne, ou la mienne».⁸ Le néant finalement vaut mieux, car il permet l'accomplissement de sa volonté.

Dans ces négations farouches de l'espace, du temps et du pouvoir, un psychanalyste trouverait matière à réflexion. Il est évident qu'à travers l'épopée se fait jour un inconscient collectif qui tourne autour de la femme inflexible, de la virago-virgo, guerrière parce que vierge et vice-versa. À vivre un temps circulaire de vingt-huit jours, l'être féminin participe au cosmos lié par l'éternel retour.⁹ Le commencement et la fin n'ont point de sens pour le deuxième sexe. Il ne peut inscrire son action dans le temps. La mentalité païenne germanique ne peut donc avoir comme image archétypale de la femme que ce portrait d'une reine toute puissante par son refus de ce qui n'est pas elle. Femme phallique, elle ne rêve finalement que de «faire en sorte qu'une épée tranchante soit rougie dans ton sang».¹⁰ Toute une société guerrière dresse ici le tableau d'une anti-femme, ce qui explique que Brunhild soit an-historique.

Or justement, si cette projection est si totalement hors du temps, ne serait-ce pas dû au fait que Brunhild venait du fond d'un temps historique bien précis? Derrière Brunhild, quelle est l'authentique Brunehaut qui a été masquée? Comme je l'ai déjà dit, la perfection intemporelle de Brunhild est surtout nette dans le Nibelungenlied. Elle l'est beaucoup moins dans la saga des Volsungar, texte plus ancien et donc plus proche des événements. Elle a un père, Budli, un frère Atli, une soeur Bekkhild et

un père adoptif Heimir. Elle a même une fille de Sigurd appelée Aslaug.¹¹ Ceci doit nous amener à rechercher, selon la méthode de R. Menéndez Pidal¹² quel était le noyau historique qui fut au départ de l'épopée.

Nous ne possédons aucun texte témoin intermédiaire entre l'épopée et l'histoire, pour la très simple raison que la légende a fait son oeuvre du vivant même de Brunehaut, lors de sa mort et immédiatement après sa mort. Nous nous contenterons donc de tirer de Grégoire de Tours et du pseudo-Frédégaire¹³ ce qui a pu donner naissance chez Brunehaut à ce mythe de la femme fatale, guerrière, faisant le malheur de son fiancé, amant ou mari. Un premier point peut être proposé à titre d'hypothèse. Le Sigurd de l'épopée est peut-être le roi Sigebert, époux de Brunehaut. Le radical Sig signifie victoire et Sigebert brillante victoire. Déjà, Grégoire de Tours signalait combien ce jeune roi était un vaillant guerrier. Face aux nomades Avars, en 565 ou 66, Sigebert marche contre eux avec une grande armée. Les Avars, qui étaient «instruits dans les arts de la magie, leur font voir toutes sortes de fantômes et les battent complètement».¹⁴ En plein coeur de l'histoire, sous la plume d'un contemporain, voici que nous est décrit une pratique du chamanisme ouralo-altaïque!¹⁵ À croire que l'histoire est ici de l'épopée! Sigebert a donc été en proie à des faits magiques dont Grégoire nous raconte ensuite qu'il sut les retourner. Rien d'étonnant par conséquent qu'il ait pu servir de base au Sigurd épique. On sait par ailleurs que le mariage de Sigebert, avec Brunehaut, princesse wisigothique de très haute noblesse remontant aux rois burgondes et aux Amales, en provoque un second, celui de Chilpéric Ier avec sa soeur aînée, Galeswinthe, à quelques mois de distance.¹⁶ L'épopée, écrasant le temps historique, a un symbole beaucoup plus éclatant dans la simultanéité des deux mariages Sigebert-Brunehaut, Chilpéric-Galeswinthe, transformés en Sigurd-Gudrun, Gunnar-Brunehild. Gunnar et Gudrun étant frère et soeur, cela permettait là encore de rappeler la fusion ou la confusion des familles, outre le fait que tantôt Sigurd est Gunnar ou l'inverse. Un fragment d'histoire surnage même dans l'épopée: Brunhild reproche à Gudrun, au début de leur dispute, d'avoir un mari, Sigurd, «qui a été le domestique du roi Hjalpreck»¹⁷ c'est à dire du roi Chilpéric Ier. Il est étonnant de voir apparaître ici le roi de Neustrie (561-584) qui fut, avec Frédégonde, à l'origine de la faide royale. Une chose est sûre cependant: l'épopée a gardé le souvenir d'une enfance passée en commun entre Sigebert et Chilpéric. Mais les rapports sont inversés, car Sigebert a beau être le cadet de Chilpéric, ce dernier, né d'une concubine, n'était pas un roi égal en dignité, par rapport à son demi-frère.

Le deuxième fait historique incontestable, conservé par l'épopée, est ensuite l'assassinat du roi Sigebert, parfaitement injustifié, en 574, par «deux esclaves, porteurs de couteaux solides qu'on appelle vulgairement scramasaxes, et qui étaient empoisonnés, ayant été ensorcelés par la reine Frédégonde».¹⁸ On ne peut ici qu'être frappé par la similitude avec le meurtre de Sigurd dans l'épopée. L'assassin, Gutthorm a été lui aussi ensorcelé par un mets de vipère et de chair de loup, «mélangé avec de la forte bière».¹⁹ De plus, Sigurd est tué dans son lit, de même que Galeswinthe est trouvée étranglée sur sa couche. Ces deux faits réunis stigmatisent la lâcheté de ces meurtriers injustes. Ils ne pouvaient, à juste titre, que demeurer dans la mémoire collective.

Mais il reste maintenant à se poser la question de savoir pourquoi l'épopée fait de Brunhild l'instigatrice de la mort de Sigurd, alors que dans l'histoire, il s'agit de Frédégonde. Il semble que cette idée, contraire à la vérité historique, ait germé dans l'opinion populaire du vivant même de la reine Brunehaut. En effet, saint Germain, évêque de Paris, écrivit une lettre à la reine quelques jours avant l'assassinat de Sigebert. «La rumeur populaire va répétant... que c'est quasiment sur votre décision, votre conseil et à votre instigation, que le seigneur très glorieux roi Sigebert veut si ardemment perdre cette région». Et il ajoute un peu plus loin: «Si les rois perdent ce royaume, ni vous ni vos fils ne posséderez un grand triomphe... C'est une victoire malhonnête que de vaincre son frère».²⁰ Tout y est: l'opinion est persuadée que Brunehaut poursuit sa vengeance et que Sigebert n'est que son instrument; Germain fait une prédiction sur la catastrophe à venir pour tout le monde, Brunehaut et sa famille. Vengeance de femme et malheur exemplaire prédit sont déjà dans l'atmosphère de l'histoire, comme ils se retrouvent aussi dans l'épopée. La vérité historique est déjà déformée par la vérité permanente, éternelle.

Dès lors le passage de la vérité du temps à la vérité hors du temps se fait très facilement. Brunehaut, reine qui se venge aux yeux du peuple finit effectivement par être l'instigatrice du meurtre de Chilpéric en 584 par l'entremise de Falco.²¹ Frédégonde, devenue veuve, qui estimait «que Brunehaut était mieux traitée qu'elle» tenta de la faire assassiner. On reconnaît ici le motif épique des deux reines, Brynhild et Gudrun, qui se disputent au bain: «Pourquoi faut-il que je me place au même rang que toi?» dit Gudrun à Brynhild, laquelle se met au premier rang dans l'eau.²² Enfin, lorsque le parti de Chilpéric et de Frédégonde triomphe avec Clotaire II en 613, de la reine Brunehaut, ce dernier n'hésite pas à lui reprocher d'avoir assassiné une dizaine de rois mérovingiens dont d'abord ses deux maris, Sigebert et Mérovée.²³ Ainsi, l'opinion populaire et royale est déjà persuadée, du vivant même de la reine Brunehaut qu'elle est une meurtrière assoiffée de sang, qui fait le vide autour d'elle, y compris au dépens de ceux qu'elle aimait. La légende est déjà en marche, en pleine histoire. Elle passe donc tout naturellement dans l'épopée: Brynhild a fait assassiner Sigurd. Elle est donc bien «un monstre de femme» comme le dit la saga des Volsungar, puisque le roi Clotaire II était «à sa simple vue bouillant de rage».²⁴ L'histoire, pensée subjectivement, mais non vécue réellement, coïncide ici avec l'épopée. Le temps réel et le temps imaginaire ne font plus qu'un.

Mais, dira-t-on, rien n'empêche qu'un énorme fossé sépare Brunhild de Brunehaut. Le démesure fantastique de la première est bien loin de la vengeance de la seconde, qui tourne en victime expiatoire finale. Je rétorquerai d'abord par le fait que la version germanique, celle du Nibelungenlied, présente effectivement Brunhild comme une amazone vindicative mais finalement subordonnée à sa rivale Krimhild. Celle-ci est présentée comme étant plus belle que Brunhild.²⁵ Elle est d'ailleurs l'héroïne finale. Faudrait-il voir en elle le souvenir de Frédégonde qui a fini par triompher par le biais de son fils, Clotaire II? Il est impossible, pour le moment de trouver une preuve. En revanche, plusieurs indices historiques montrent pourquoi Brunhild est une femme guerrière. Un récit étonnant de Grégoire de Tours montre en effet, en 581, la reine Brunehaut, alors qu'elle n'est plus régente,

intervenir dans une bataille entre un de ses fidèles et des nobles francs. «Elle se ceinture virilement» c'est à dire qu'elle prit un armement masculin avec un baudrier de commandement et «fit irruption au milieu des formations en coins ennemis». ²⁶ Brunehaut présente ici le spectacle extraordinaire d'une femme chef de guerre en armure. Or la saga des Volsungar la présente de même: «semblable à un cygne posé sur les flots, l'épée en main, le casque sur la tête, revêtue de la cuirasse». ²⁷ L'histoire a donné ici à l'épopée l'exemple d'une reine guerrière. Les contemporains en furent tellement frappés qu'ils gardèrent cela en mémoire. L'amazone n'était donc point mythique. De plus, dans l'épopée, elle affirme avoir combattu «le roi de Miklagard» c'est à dire Byzance. La forfanterie épique avait une base historique. Il est fort probable en effet que pour récupérer sa fille Ingonde, prisonnière à Constantinople, elle ait tenté de lancer les Awars contre l'Empire. ²⁸ Elle ne reculait devant aucune audace. L'espace historique de son temps pouvait être balayé par elle, à l'échelle européenne.

Brunehaut était donc une reine guerrière, maîtresse de l'Austrasie et de la Bourgogne, capable de combiner une stratégie d'alliances à l'échelle mondiale du temps. Elle était aussi celle qui résistait aux meurtres, aux injures du temps historique et qui, aux yeux de ses contemporains paraissait toujours régner. Réfléchissons en effet à cette réalité historique unique: Brunehaut est certainement la seule femme qui ait été régente trois fois de suite, une première fois en 574 pour son fils Childbert II, une deuxième fois en 596 pour ses petits-fils Thierry II et Théodebert II et une troisième fois pour son arrière petit-fils, Sigebert III en 612. Cette femme était increvable! Elle tuait les hommes, elle tuait même le temps! Ceci explique pourquoi Clotaire II ait cru nécessaire de la tuer deux fois, une première par le triomphe dérisoire sur un dromadaire, pour lui enlever le pouvoir, une deuxième par le supplice du cheval emballé pour lui arracher sa féminité sur les pierres du chemin. ²⁹ Et de plus, ses restes furent brûlés, réduits en cendre, pour être bien sûr qu'elle était vraiment morte. Et ici, le bûcher de l'histoire rejoint celui de l'épopée: «Elle fut brûlée là, avec Sigurd et c'est ainsi que finit leur vie». ³⁰

Nous voici donc à même maintenant de comparer temps épique et temps historique, espaces et pouvoirs chez Brunhild et Brunehaut. La première, nous l'avons vu, veut sa vengeance avant tout, refuse temps, espace et même le pouvoir. Vierge guerrière implacable, elle est seule pour faire advenir le destin, c'est à dire le néant. La seconde a inspiré la première, car pour les deux, le héros Sigurd est probablement le mari, Sigebert. Sa mort, dans les deux cas, porte la marque de l'enchantement. Le double mariage est présent dans les deux registres, même s'il est fait à sexe inversé. La vengeance de Brunhild se retrouve dans la vengeance de Brunehaut aux yeux du peuple spectateur qui forge déjà la légende. Brunehaut revêtit le costume guerrier comme Brunhild et périt, brûlée comme elle, parce que toutes deux paraissaient vaincre le temps par leur volonté. Une seule différence sépare l'héroïne et la reine: le pouvoir. Au contraire de Brunhild qui en est dégoutée, Brunehaut a poursuivi le pouvoir sans cesse, jusqu'au dernier jour de sa vie. Brunhild nous permet donc de mieux comprendre Brunehaut. Elle est un portrait imaginaire, manichéen, dressé par des guerriers brutaux, qui ne comprennent rien devant une femme hors du commun. Ils prennent l'image qu'ils projettent pour la réalité vécue.

Au fond, le drame de Brunehaut est de ne pas avoir compris qu'elle était vue par ses contemporains sous les traits du visage de Brunhild. Pensée par les autres comme l'éternel féminin, tout puissant, hors du temps, Brunehaut a fini, malgré tous ses efforts, par terminer sa vie dans la peau de Brunhild.

NOTES:

¹ ANDERSON, T. M.: *The legend of Brynhild*, London, 1980. Les sources utilisées sont les suivantes: la *Saga des Volsungar*, éd. et traduct. par F. Wagner, Paris, 1929. Pour la base historique, p. 18-33. *La chanson des Nibelungen*, éd. et trad. par M. Colleville et E. Tonnelat, Paris, 1944 et 1958. Je cite ces éditions à travers l'ouvrage collectif qui les reprend sous le titre: *Les épopées germaniques*, Paris, 1958. Pour les historiens, les éditions de base sont: Grégoire DE TOURS, *Histoire des Francs*, trad. R. Latouche, Paris, 2 t., 1963-1965 et *The Fourth Book of the chronicle of Fredegar*, Ed. J. M. Wallace, Hadrill, London, 1960.

² *Épopées germaniques*, *op. cit.*, p. 64.

³ *Ibid.*, p. 57.

⁴ *Ibid.*, p. 59.

⁵ *Ibid.*, p. 63.

⁶ *Ibid.*, p. 65.

⁷ *Ibid.*, p. 57.

⁸ *Ibid.*, p. 63.

⁹ ELIADE, Mircea: *Le Mythe de l'Éternel Retour, Archétypes et Répétition*, Paris, 1969.

¹⁰ *Épopées germaniques*, *op. cit.*, p. 61.

¹¹ ANDERSON, T. M.: *op. cit.*, p. 244.

¹² MENÉNDEZ PIDAL, R.: *La chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, Paris, 1960.

¹³ Cf. note 1. Le seul ouvrage récent sur Brunehaut demeure l'article très ancien de G. KURTH, *La reine Brunehaut*, Études franques, t. I, Paris, Liège, 1919, p. 265-356.

¹⁴ TOURS, Grégoire de: *op. cit.*, t. I, L. IV, 29, p. 211.

¹⁵ BOYER, R. et LOT-FALCK, E.: *Les religions de l'Europe du Nord*, Paris, 1974, p. 618.

¹⁶ TOURS, Grégoire de: *op. cit.*, IV, 27, p. 209-210 et 28, p. 210-211.

¹⁷ *Épopées germaniques*, *op. cit.*, p. 56.

¹⁸ TOURS, Grégoire de: *op. cit.*, IV, 51, p. 240.

¹⁹ *Épopées germaniques*, *op. cit.*, p. 64.

²⁰ *Epistolae Austrasicae, in corpus Christianorum*, t. CXVII, Turnhout, 1957, n.° 9, p. 424.

²¹ NELSON, J. L.: «Queens as Jezebels, Brunild and Bathild in Merovingian History», in *Politics and Ritual in Early Medieval Europe*, London, 1986, p. 13.

²² TOURS, Grégoire de: *op. cit.*, VII, 20, p. 93.

Épopées germaniques, *op. cit.*, C. 42, p. 35.

²³ Fredegar, *op. cit.*, C. 42, p. 35.

²⁴ *Ibidem.*

²⁵ ANDERSON, T. M.: *op. cit.*, p. 246.

²⁶ TOURS, Grégoire de: *op. cit.*, t. II, L. VI, 4, p. 11.

²⁷ *Épopées germaniques*, *op. cit.*, p. 54-55. De plus, Brynhild, signifie en vieil haut-allemand, combat en cuirasse!

²⁸ *Ibidem*, p. 55. Pour d'autres, Miklagard désignerait le royaume de Kiev. Cf. aussi, ROUCHE, M.: «Brunehaut, wisigothe ou romaine?» in *Los Visigodos, Historia y civilización*, Murcia, 1986, p. 103-115.

²⁹ KURTH, G.: *op. cit, ibid.*

³⁰ *Épopées germaniques, op. cit.*, p. 68.